

Nantais et Ligériens, Rennais et Briochins, Guingampais, Trégorois, Morlaisiens et Léonards. Le dernier chapitre, « Que mille fleurs éclosent », emprunte directement au slogan du Président Mao lançant sa malheureuse campagne de rectification (« que cent fleurs éclosent et que cent écoles renaissent »), tout en en décuplant l'ambition. C'est bien le moins pour une région que les amateurs de fractales chérissent pour y avoir inscrit le paradoxe mathématique dit « de la longueur de la côte bretonne » (une longueur en théorie infinie, ce qui n'embarrasse pas les autorités, pourtant, qui l'estiment à 2730 kilomètres).

Un mot, pour finir, sur l'abondance de l'iconographie : on trouvera dans l'ouvrage un grand nombre de photographies anciennes en noir et blanc, et des reportages contemporains en couleurs, des gravures extraites de revues anciennes, des dessins d'architectes, au crayon, à l'encre, des aquarelles, lavis et gouaches, des coupes, des façades et des vues perspectives mais peu de plans (sinon pour quelques maisons, les enroulements et les fluidités de Roger Le Flanchec et la trame rigoureuse, coordonnée, « organique » de Claude Petton, héritée de Frank Lloyd Wright, et surtout pour des plans urbains, projets d'embellissement, quartiers reconstruits, plan-masse de Zup et de grands ensembles). Et puis des affiches, des couvertures de revues ou d'ouvrages, plaquettes, journaux, des documents publicitaires.

Le verso d'un dépliant édité en 1978, reproduit p. 270 de l'ouvrage, par l'un des principaux industriels de la maison sur catalogue : *Quel avenir pour nos petits bretons ?* figurait une dame à coiffe bigoudène, occupée près d'un puits de granite et d'une auge usée par le temps, avec la mer à quelques dizaines de mètres derrière elle, une chapelle et son enclos, et sur un sol jaune de lande ou bien de champ moissonné, une maison Phénix, solitaire et sereine, sans la moindre clôture de lotissement, comme si elle émanait du paysage. C'est une icône du moment où le débat a glissé dans la sphère du marketing, en même temps que des promoteurs développaient des marinas ou des villages de vacances de « style local » (ceci dans le monde entier, avec les mêmes standards et les mêmes concepteurs mais avec, en chaque lieu, un décor d'imagerie spécifique). La question d'éventuels styles bretons échappait dès lors largement au milieu des architectes, des artistes et des intellectuels.

François CHASLIN
critique d'architecture

Véronique ORAIN et Jean-Jacques RIOULT (dir.), *En Haute-Bretagne, le Pays des Faluns, géologie, archéologie et patrimoine bâti*, Rennes, Éditions Ouest-France, coll. Itinéraires et découvertes, 2012, 143 p., 250 ill. coul., 1 carte.

Les journées du patrimoine de septembre 2012 étaient une excellente occasion pour les responsables régionaux de présenter au public ce charmant ouvrage, original et passionnant, intitulé *En Haute-Bretagne, le pays des Faluns*. Dirigé par Véronique

Orain et Jean-Jacques Rioult, de l'Inventaire du patrimoine culturel de la région Bretagne, il se situe dans la tradition de ce qu'avait voulu André Malraux en créant en 1964 l'Inventaire général : « recenser, étudier, faire connaître » des richesses patrimoniales souvent méconnues.

Leur choix s'est judicieusement porté sur un petit territoire d'une dizaine de communes¹³, niché au cœur de la vallée de la Rance, à quelques lieues au sud de la ville de Dinan. En collaboration avec quelques scientifiques (géologues, paléontologues, universitaires) et avec l'équipe technique de l'Inventaire, ces deux auteurs nous entraînent, avec une passion communicative, à la découverte de cette petite « *terra incognita* » qui doit tout à une curiosité géologique : la pierre des Faluns.

Il y a bientôt vingt ans, le syndicat des eaux de la région d'Évran se portait acquéreur, dans un souci de protection de la nappe phréatique, de la ferme de Cameroc à Tréfumel, dont les bâtiments étaient construits en pierre des Faluns. Cette modeste précaution environnementale allait provoquer une prise de conscience et susciter des initiatives : scientifiques, historiens, archéologues, chercheurs professionnels et amateurs, bénévoles de la population locale, allaient œuvrer pour découvrir, redécouvrir et faire connaître l'« odysée de la mer des Faluns ».

Le sol de ce petit territoire est fait de calcaire coquillier, vestige du temps où la Bretagne était une île séparée du continent (époque tertiaire) par une mer couvrant le bassin de Rennes et la vallée de la Loire jusqu'aux confins du Poitou. Les dépôts sédimentaires sur le vieux socle schisteux ne résistèrent pas à l'érosion, à quelques exceptions près comme Tréfumel ou Le Quiou.

L'histoire bien connue de cette pierre est clairement exposée, synthétisée et illustrée par Max Jonin, président de la Société de géologie et de minéralogie de Bretagne, dans un court chapitre préliminaire, où il souligne que « cette roche exploitable, tôt repérée, a permis de marquer le paysage de façon identitaire ».

Dans le chapitre suivant, V. Orain et J.-J. Rioult montrent comment ce calcaire a été exploité sous forme de sable servant à la fabrication de la chaux ou sous forme de pierre de construction, « la pierre de jauge ». Ainsi ce gisement qui ne couvre que Tréfumel, Le Quiou, Saint-Juvat et Plouasne va donner, de l'Antiquité à nos jours, son originalité aux constructions d'architecture civile et religieuse d'un territoire beaucoup plus vaste.

On retrouve en effet ce calcaire dans les soubassements de la *villa* gallo-romaine de Quiou ; on le retrouve seul ou associé à d'autres pierres dans les très beaux témoins de la période médiévale. Robustesse, légèreté et proximité ont permis à de riches

¹³ Les Champs-Géraux, Évran, Saint-Judoce, Saint-André-des-Eaux, Le Quiou, Saint-Juvat, Tréfumel, Saint-Maden, Guenroc, Guitté.

personnages proches du duc de Bretagne de construire d'élégantes résidences comme les châteaux du Besso ou de Beaumont, et surtout l'exceptionnel logis seigneurial du Hac.

Pour la période du XVI^e au XVIII^e siècle, les deux auteurs donnent, illustrations à l'appui, les détails architecturaux (pignons, cheminées, lucarnes, corniches) révélant de curieuses associations du calcaire à de la terre, du granite ou du schiste, tant pour les églises que pour les belles demeures de tisserands du bourg de Tréfumel, ou les maisons rurales plus modestes.

La diffusion de la pierre de jauge va largement dépasser le pays des Faluns. Au nord vers Dinan, au sud dans le bassin de Rennes, à l'ouest autour de Jugon et à l'est jusqu'à Combourg, se retrouvent dans bon nombre de châteaux ou de riches demeures d'artisans, des éléments ouvragés empruntés aux modèles architecturaux d'un Philibert Delorme ou d'un Androuet du Cerceau, et vraisemblablement dus au rayonnement d'un atelier local.

À partir du XIX^e siècle, la pierre des Faluns est concurrencée par la mode du granite bleu du Hinglé et du granite gris de Languédias. L'extraction, devenue trop coûteuse, de la pierre à bâtir est remplacée par la fabrication au Quiou de parpaings et de chaux.

La centaine de pages suivantes est consacrée à la présentation de l'ensemble du « Patrimoine du pays des Faluns ».

Pour l'époque de l'Antiquité, Jean-Charles Aramon de l'INRAP et Catherine Petit-Aupert de l'université de Bordeaux 3 font revivre les passionnantes étapes des fouilles et de la mise en valeur du très important site gallo-romain du Quiou. Les recherches menées par les spécialistes de l'INRAP, les diverses méthodes d'investigation utilisées (prospection aérienne et pedestre) ont donné des résultats forts intéressants.

Il apparaît que ce site était occupé par un réseau d'établissements diversifiés composés de *villae* et de bâtiments agricoles annexes. La *villa* dite de la gare du Quiou était la plus importante par ses dimensions exceptionnelles (8 hectares), par sa longévité (du début du I^{er} siècle de notre ère jusqu'au haut Moyen Âge avec une apogée au II^e siècle). Ses aménagements intérieurs (salles de réception), ses éléments de confort (thermes), sa décoration peinte permettent de penser qu'elle fut sans doute la demeure d'un riche propriétaire partageant son temps entre la surveillance des travaux agricoles et une activité de citoyen dans sa *domus* de la capitale Condate. Cette aisance peut laisser supposer qu'il tirait des profits importants de l'exploitation de la pierre et de la chaux des Faluns.

Depuis 2001, des fouilles financées par l'État, la Région et le conseil général des Côtes-d'Armor se poursuivent tous les ans pendant l'été et la vingtaine d'autres établissements partiellement explorés révèlent déjà des surprises fort intéressantes.

Cartes, évocations, reconstitutions en 3D, photographies assorties d'explications concises et pertinentes suscitent la curiosité du lecteur et l'incitent à se rendre sur les lieux où professionnels, bénévoles et milieux associatifs assurent les visites et l'animation.

V. Orain et J.-J. Rioult consacrent ensuite une vingtaine de pages au riche « Patrimoine religieux » du val de Rance, suivant l'ordre chronologique. Les très utiles textes d'explications donnent les caractéristiques architecturales communes aux édifices : nef unique, chevet plat, absence de portail en façade occidentale, double fonction des porches-ossuaires. L'étude est complétée par d'intéressantes indications sur les reconstructions au XIX^e siècle d'églises néo-romanes et néo-gothiques. Les petites chapelles privées et les croix de carrefours que l'on découvre au détour des routes de campagne sont inventoriées et illustrées par des photos évocatrices.

La technique de présentation chronologique est reprise pour le « Patrimoine seigneurial ». On trouve ainsi la description, un bref historique, les caractéristiques architecturales les plus marquantes tant des châteaux du XV^e siècle que des manoirs du XVI^e au début du XVIII^e siècle (Couëllan, Caradeuc), qu'enfin des maisons nobles du XVIII^e siècle, témoins de l'inspiration des ingénieurs de Vauban.

Le « patrimoine rural » donne lieu à une étude historique et archéologique minutieuse. Selon les deux auteurs, « la culture, la transformation et le commerce du chanvre et du lin ont marqué le paysage et le patrimoine de ce territoire en lui apportant la prospérité ». Cette classe aisée affiche en effet la fierté de sa réussite en ornant les façades de ses maisons, grâce à cette pierre facile à travailler, de décors raffinés inspirés de la Renaissance (corniches, lucarnes, inscriptions nominatives et figuratives, voire même armoiries fantaisistes).

Enfin, les dernières pages de texte du livre sont consacrées au « Patrimoine industriel ». Les forges, fours à chaux, carrières à ciel ouvert ou souterraines, bas puis hauts fourneaux (1892), ont été les divers éléments d'une intense activité industrielle doublée par un trafic commercial favorisé par la construction du canal d'Ille-et-Rance, par l'installation du chemin de fer et la construction de la gare du Quiou.

Le XX^e siècle marque le déclin de la production de chaux et de sablons broyés.

L'ouvrage s'achève par une petite bibliographie, un précieux glossaire et un index des noms de lieux et de personnes auxquels s'ajoutent des renseignements pratiques sur les visites et les activités de loisirs.

En refermant ce livre, le lecteur reste longtemps gagné par le charme que les auteurs ont su traduire. Ce n'est pas une étude savante et technique réservée à des spécialistes, ce n'est pas un banal guide touristique, ce n'est pas un album de cartes postales, c'est beaucoup plus que cela. Agrément de lecture, richesse des illustrations, accessibilité à tous, diversité des informations pratiques en font un merveilleux

guide auquel se référeront tous les promeneurs et visiteurs éclairés, avides de découvrir, loin des grandes routes, de tels trésors cachés dans nos campagnes bretonnes.

Christiane PLESSIX-BUISSET

Laurence PROD'HOMME (dir.), *Reflets de Bretagne. Les collections photographiques du musée de Bretagne*, Lyon, Fage éditions, 2012, 256 p., ill. n.b. et coul.

Édité à l'occasion de l'exposition éponyme présentée aux Champs Libres, cet ouvrage est plus qu'un catalogue puisqu'il publie beaucoup plus de photographies que celles exposées, en les accompagnant de plusieurs textes de présentation et d'analyse, sous la plume de six collaborateurs réunis par Laurence Prod'homme, conservatrice au musée de Bretagne. C'est une indéniable réussite, servie par des reproductions photographiques d'une qualité exceptionnelle : après les objets du musée, qui ont fait l'objet d'une recension par mes soins dans ces colonnes¹², en voici donc les photographies.

Les collections photographiques du musée sont impressionnantes : 400 000 négatifs, 13 000 tirages soit 2 kilomètres de rayonnages et, même s'il n'y a encore que 94 000 notices d'inventaire faites (soit 20 à 22 % des notices totales), reconnaissons que sélectionner un peu plus de 300 photos seulement pour cet album est particulièrement difficile.

Une « Introduction », articulée en deux points, ouvre le volume, avant trois grands chapitres. Elle présente d'abord l'histoire de la constitution des collections. Au début (1851-1930), les acquisitions sont ponctuelles et de circonstance : le Musée reçoit des clichés de l'arrivée du chemin de fer, des grands travaux urbains rennais, des fouilles archéologiques gallo-romaines et médiévales, des voyages officiels... puis, c'est une « hibernation » de quarante ans. Vient alors le temps de l'acquisition systématique d'ateliers et studios régionaux : sous l'impulsion dynamique de Jean-Yves Veillard (1967-2000), sont achetés les fonds Laurent-Nel, Raphaël Binet, Gouriou, Charles Bonamy, etc. Ce sont de très importants enrichissements : un fonds comme celui des Studios Rault-Houdus, par exemple, totalise 60 000 négatifs. Dans une troisième étape, on s'oriente vers les « artistes photographes », comme Jean Hervoche, Claude Legall, entre autres, puis, de 1990 à 2012, un « retour aux sources » avec des photographies anciennes : Constant Puyo, Paul Géniaux, par exemple. La seconde partie de l'introduction esquisse, très sommairement, une histoire « en pointillé » de la photographie en Bretagne, depuis les premiers auteurs de daguerréotypes jusqu'aux photographes professionnels, en ville, à la campagne

¹⁴ *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. xc, 2012, p. 579-582.